

Pilon (Laurent)
Fétiches techno-primitifs

Publié:

« Bombes, réel, fétiches » [Laurent Pilon], Galerie Joliette, novembre 1984.

BOMBES, RÉEL, FÉTICHE

Laurent Pilon. Galerie Joliette, décembre 1984.

Au centre de l'univers, au centre de notre planète, au centre de nos villes il y a un noyau incandescent. Nous arpentons la surface sans nous douter que les spasmes de notre engendrement sont déjà le mouvement de l'agonie. Parfois nous sommes mis en présence d'objets tels que ceux-ci, éructés de ce fonds de violences originelles, projeté d'un ventre en colère dans un parcours elliptique du temps, quand ils proviennent à la fois du fonds des âges, et sont retour incessant de l'origine.

Bombes — Depuis ces fragments de lave renflés en leur milieu, qui traversent le ciel comme des traces fugitives d'une nuit éclatée, jusqu'aux appareils explosibles dans lesquels le processus de transmutation nucléaire serait déjà engagé.

On est porté à rapporter ces objets tantôt aux artefacts primitifs (ciseaux Inuit, ornements cérémoniaux Maoris, instruments de musique, accessoires de pêche, etc.) tantôt aux signes de la modernité (missiles, gadgets, objets d'art, etc.). Mais ce ne sont pas seulement ces quelques résines luisantes, corps vitrifiés qui gisent dans un désert, objets usuels glacés par le feu, qui font question, c'est tout notre monde des rapports sociaux qui s'est pétrifié dans une forme aberrante, inhumaine. Nous sommes déjà comme ces insectes dans l'ambre, saisis d'une existence immobile.

Ces objets ne sont des métaphores des temps primitifs ou encore « expression de notre époque ». Cependant ils répondent à une exigence de figuration que commande la rupture par laquelle le primitif fait retour dans notre époque, quand le figuratif constitue une espèce de gangue, d'enveloppe dans laquelle l'altérité, l'originel, peuvent être réintégrés dans les circuits de l'interprétation.

Ce qui fait ainsi retour ce n'est pas l'évidence de la barbarie du XXe siècle. Notre barbarie n'est pas une « nature » que nous aurions su surmonter, mais le type de rapport à la nature qui est le nôtre aujourd'hui, et aussi le type de rapport que la société entretient avec elle-même, quand elle occulte le procès d'engendrement de l'espace social dans son apparaître à lui-même, dans son apparaître à lui-même s'apparaissant à lui-même, etc.

On ne sait comment cela tient, mais il nous semble néanmoins que notre société "tient", se conforme à un principe rationnel, que nous ne connaissons pas mais dans la conformité duquel l'exercice de notre raison humaine nous maintient. De fait, la société dissimule tout ce qui menace son homogénéité, le rejetant dans un hors-social et faisant passer pour naturelles les divisions, pour normales les inégalités, tandis qu'elle paraît toujours animée par une connaissance du réel qu'elle simule à merveille.

Réel — Aller voir à la fenêtre ne suffit pas. Et puis vous pourriez être en mouvement. Alors ce que vous avez pensé restera avec vous. Ensuite il faut le partager pour le valider, comme l'hermite qui revient du désert demande à voir le pape, ce qu'il n'avait pas besoin de faire avec ses scorpions, son sable et ses rochers. C'est à vous de décider. Non, parfois il vaut mieux de ne pas éventer ses secrets, comment savoir autrement si nos expériences nous restent ? Autrement nous n'aurions-là que des mots, qui ne font rien de nous, et quelle différence alors cela pourrait bien faire de se dire que - oui c'est bien ça ma vie, je la reconnais, elle me ressemble ! Quelle différence cela pourrait bien faire ? Essayez encore, - j'ai toute ma vie ici avec moi, C'est avec elle que je vois les choses, c'est par elle que je les comprends. Tous ces souvenirs je ne peux demander à un autre de les garder, alors j'en suis le serviteur, tout comme on devient le serviteur de tout ce dans quoi on découvre une valeur, car c'est notre seule façon d'affirmer notre sensibilité et notre jugement. Mais est-ce que je peux en sortir la tête vide, et demander aux murs de me maintenir dans le droit chemin ? Ou bien encore, est-ce que je persiste à les « cultiver », pour finir par asservir ces mêmes objets, personnes, à ces valeurs que je leur découvre. Ou peut-être je les brûle, non pas tout à fait, les cautérise plutôt, là où la valeur cherche à opérer cette transmutation, là où le sens inflige cette blessure.. le contour même dans lequel l'objet nous apparaît, dans lequel nous sommes appelés à le discerner.

Avec chaque rupture de l'ordre symbolique, nous assistons à une remontée du naturel, c'est-à-dire que le naturel apparaît institué, tandis que tout à la fois l'anormal nous conduit à nous interroger sur l'organisation signifiante de la normalité. Dans le jeu des interprétations, ce ne sont pas des signes qui émergent mais de nouvelles interprétations qui font signe et s'imposent, se substituant — pendant quelques instants — à ce qui devait naturellement nous venir à l'esprit. Ainsi, on peut dire qu'au profil technologique de ces objets, vient se superposer (armes, instruments,..) une *façon* primitive. Il s'agit surtout de réactiver quelque chose qui est en jeu chaque fois que l'on produit quelque chose, y compris du sens.

Ce qui s'éprouve, par exemple, ici-même quand il suffit de rapprocher quelques objets pour créer une histoire.

Leur recouvrement par le récit peut les soutenir dans leur éclat mais aussi les désamorcer. Les isoler tend par contre à faire jouer un réflexe culturel qui nous

donne la valeur (de témoignage, esthétique,..) comme issue de l'objet lui-même, devenu fétiche artistique.

Fétiche — Qu'avez-vous à la main, une rose de chair ? Qui sait au juste quand elle passera. Il doit bien y avoir une période transitoire entre la pourriture et la poussière. Un moment pour l'arracher, quand il s'agit encore d'une rose, mais son image s'est effritée. Si frêle alors, votre main ne doit pas trembler, et puis l'exposerez-vous au souffle? Certes c'est votre aliment, de toutes les réalités, la seule qui ne soit pas indigeste.

Michaël La Chance, 17 novembre 1984.